

Faire court contre le racisme

Quelles expressions citoyennes dans un concours de courts-métrages ?

Table des matières

Le concours À Films ouverts : dix-sept ans de courts-métrages contre le racisme	2
De Semira à Mawda : la politique contre l’asile face aux mobilisations citoyennes.....	2
L’expression citoyenne au rythme des drames et des mobilisations.....	3
Filmer à partir de la perspective citoyenne pour renverser les apparences médiatiques.....	4
Le racisme : un enjeu qui va du particulier au général	5
Le racisme, c’est à cause des racistes.....	6
Le racisme est une adversité	8
Du racisme ce défaut au racisme ce système	12
L’identité face au racisme	13
Qui ne souffre pas du racisme ?	13
De l’identité à la racialisation	14
Au croisement des discriminations	14
Le traitement : de l’abstraction fictionnelle au documentaire	15
Célébrer la diversité	15
L’antiracisme de combat	16
La voie documentaire	17
Les écueils de la mise en scène du racisme.....	17
Le court-métrage témoin de la démarche	18
En conclusion : comment construire une intrigue antiraciste ?.....	18
Un concours pour multiplier les points de vue	19

Le concours À Films ouverts : dix-sept ans de courts-métrages contre le racisme

Depuis 2006, Média Animation a reçu plus de 1000 courts métrages qui répondent à l'invitation de participer à un concours d'expression et de créativité contre le racisme¹. Chaque année, les équipes du Festival sélectionnent une quinzaine d'œuvres qui sont projetées en public à l'occasion d'un festival décentralisé organisé autour de la journée internationale de la lutte contre les discriminations raciales du 21 mars. Ces sélections sont soumises aux votes des spectateurs, à un jury de professionnels et surtout aux débats proposés lors des séances. Car c'est bien une des vocations de cette initiative : à la fois offrir un espace d'expression et susciter le débat en le facilitant à partir d'une perspective portée à la connaissance et à la réflexion d'un plus grand nombre.

Ces films proviennent de nombreux horizons. Ils sont souvent réalisés par des groupes de personnes qui s'essaient à la réalisation dans le contexte associatif ou scolaire. À l'exception de quelques films tournés par des professionnels de l'audiovisuel, souvent en début de carrière ou dans le cadre d'ateliers de réalisation, la plupart sont amateurs et manifestent des maladresses techniques ou d'écriture. Toutefois, cet amateurisme – souvent très éclairé – se combine harmonieusement avec la démarche autour de la lutte contre le racisme car ces œuvres manifestent l'opinion de leurs créateurs et créatrices et apportent de multiples points de vue, parfois surprenants, sur cet enjeu. Au fil des éditions du concours À Films ouverts, ils traduisent l'évolution de la sensibilité de la société francophone de Belgique face à une question dont l'acuité et l'urgence n'a cessé d'augmenter.

De Semira à Mawda : la politique contre l'asile face aux mobilisations citoyennes

Tout au long de ces années, la Belgique a été marquée par de nombreux événements liés de près de loin au racisme ou à la diversité. Si la question a toujours été d'actualité, elle a longtemps été nourrie par les enjeux liés aux migrations et à l'intégration (ou à l'ostracisation) des communautés italiennes, marocaines et turques encadrées par les accords passés dans l'après-guerre. Depuis 1980, notre pays est également doté d'une législation, la Loi Mouraux, qui pénalise les comportements discriminatoires et les actes racistes. En 1997, la mort de Semira Adamu des mains des gendarmes qui l'expulsaient jetait un éclairage cru sur les politiques d'asile. Depuis l'an 2000, le discours public est nourri de polémiques et de drames qui culminent en 2018 avec le meurtre de Mawda, un bébé de deux ans, tué lors d'une intervention policière dirigée contre la camionnette de clandestins dans laquelle elle se trouvait avec ses parents.

La question des demandeurs de protection internationale apparaît désormais au cœur de l'enjeu. Les luttes pour la régularisation massive des sans-papiers², dont la dernière remonte en 2009, buttent désormais sur une résistance politique exacerbée. En 2018, la NVA s'oppose à la ratification du Pacte de Marrakech au nom de la lutte contre « l'immigration » et provoque la chute prématurée du gouvernement Michel³. Depuis, ce discours politique devient un thème électoral constant sous la pression des partis d'extrême-droite dont l'influence est manifeste, tant en Belgique qu'en Europe. Hypnotisée par les discours les plus radicaux, la classe politique semble incapable d'aborder l'enjeu sous un autre angle que celui de montrer qu'elle « lutte » contre les « flux migratoires ». En conséquence, le pouvoir exécutif de l'État belge manifeste une volonté délibérée de renoncer à ses

¹ Seuls deux critères excluaient formellement les œuvres : leur durée maximale (qui a varié de 8 à 5 minutes) et l'inadéquation de leur contenu avec les thèmes de la lutte contre le racisme, de la promotion de l'interculturalité, de la diversité culturelle ou du vivre-ensemble.

² Philippe Vicari, *Des campagnes de régularisation des sans-papiers en Belgique*, 2021, CFS-EP, <https://ep.cfsasbl.be/des-campagnes-de-regularisation-des-sans-papiers-en-belgique>

³ Jean-Pierre Stroobants, *Manifestation d'extrême droite à Bruxelles contre le « pacte de Marrakech »*, Le Monde, 16 décembre 2018, https://www.lemonde.fr/international/article/2018/12/16/manifestation-d-extreme-droite-a-bruxelles-contre-le-pacte-de-marrakech_5398471_3210.html

obligations internationales et aux injonctions judiciaires dès lors qu'il ne met pas en place les conditions d'un accueil minimum à l'égard de ceux et celles qui demandent la protection en Belgique⁴.

Cet abandon des responsabilités provoque des situations de crises humanitaires qui se manifestent dans les espaces publics par l'apparition de zones d'errance pour ces personnes⁵. Elles alimentent une actualité médiatique focalisée sur ces aspects, semblant donner raison aux discours sécuritaires. Mais face à l'inaction de l'État, ce sont finalement les citoyens et citoyennes qui se mobilisent pour organiser un accueil sur base du volontariat. Née en 2015 face à un afflux de demandeurs d'asile, notamment fuyant la guerre civile syrienne, La Plateforme Citoyenne – BELRefugees « vise à mobiliser et fédérer les énergies citoyennes et associatives pour transformer les représentations et attitudes sociétales au sujet des personnes en migration et contribuer à offrir une réponse à leurs besoins ⁶. » Ces mouvements de solidarité sont tour-à-tour combattus par la classe politique qui cherchera à les criminaliser⁷ lorsque les bénéficiaires ne viennent pas d'Europe ou encouragés en 2022 pour accueillir les Ukrainiens qui fuient la guerre⁸. Cette différence de traitement ne révèle-t-elle pas la dynamique raciste qui imprime le tempo d'une politique au minimum déficitaire et au pire criminelle ?

L'expression citoyenne au rythme des drames et des mobilisations

La question de l'asile est la manifestation la plus évidente d'une politique empêtrée dans des dynamiques qui discriminent les populations en raison de leurs origines ou de leur culture. Mais l'actualité belge est également secouée par des événements qui illustrent qu'il s'agit d'un enjeu social plus vaste. L'attentat explicitement dirigé contre la communauté juive perpétré en 2014 au Musée juif de Bruxelles a pour conséquence la protection armée des lieux communautaires⁹. La violence antisémite force ainsi une partie de la population belge à vivre dans un environnement sous constante surveillance. Cette attaque illustre la séquence sanglante des attentats perpétrés par Al Quaida et Daesh qui endeuilleront l'Europe et qui culmine chez nous avec ceux de 2016. Ils serviront de cadre au déchaînement de violences politico-médiatiques, souvent verbales et parfois physiques qui pèsent sur nos concitoyens de culture musulmane¹⁰.

En 2020, en plein covid, l'indignation suscitée par la mort de George Floyd mobilise des milliers de participants.e.s à Bruxelles lors d'une manifestation « Black Live Matters ». Elle fait écho aux décès, peu médiatisés, de personnes racisées survenues lors d'opération policière en Belgique et permet aussi aux associations militantes de dénoncer les lacunes béantes du traitement éducatif, politique et social

⁴ Jean-François Noulet, *La Ligue des droits humains dénonce "le tournant orbanien" du gouvernement qui s'assied sur les décisions de justice*, 24 janvier 2023, RTBF, <https://www.rtf.be/article/la-ligue-des-droits-humains-denonce-le-tournant-orbanien-du-gouvernement-qui-sassied-sur-les-decisions-de-justice-11141508>

⁵ Karim Fadoul et Barbara Boulet, *Bruxelles : évacuation des demandeurs d'asile présents dans l'ancienne allée du Kaai*, RTBF, 10 mars 2023, <https://www.rtf.be/article/bruxelles-evacuation-des-demandeurs-dasile-presents-dans-lancienne-allee-du-kaai-11165484>

⁶ *Qui sommes-nous ?*, BELREFUGES, www.bxlrefugees.be/qui-sommes-nous/

⁷ Notamment en traduisant en justice des hébergeurs comme les journalistes Anouk Van Gestel, ou en cherchant à faire voter une loi largement combattue par la société civile.

⁸ Azzedine Hajji et Corinne Torrekens, *Mobilisé-es avec ou sans papiers*, La Revue Nouvelle, 2002/6 <https://revuenouvelle.be/Mobilise-es-avec-ou-sans-papiers>

⁹ Mélanie Joris, *La communauté juive de Belgique sous protection: "Ce n'est pas de la paranoïa"*, RTBF, 5 janvier 2019, <https://www.rtf.be/article/la-communaute-juive-de-belgique-sous-protection-ce-n-est-pas-de-la-paranoia-10100290>

¹⁰ Si la notion d'islamophobie est parfois contestée par certains elle est reconnue et précisément définie sans ambiguïté par plusieurs instances internationales dont le Belgique est membre, *Une Europe de fraternité, Journée Internationale de lutte contre l'islamophobie*, Conseil de l'Europe, 15 mars 2023, <https://www.coe.int/fr/web/antisemitic-anti-muslim-hatred-hate-crimes/-/une-europe-de-fraternite>

accordé à l'héritage colonial. Des décennies d'histoire de domination raciale, dont l'État belge fut un acteur résolu, sont dissimulées sous le tapis de l'invisibilisation de ses conséquences sociales. Dès lors, les dénonciations des caricatures antisémites du carnaval d'Alost ou des chants des supporters dans les stades de foot, ou celles qui s'adressent aux représentations du Père fouettard ou de personnages du folklore comme le sauvage de Ath passent pour des récriminations chagrines qui menacent des traditions innocentes¹¹. Pourtant celles-ci illustrent l'enracinement profond d'une culture aux ressorts racistes qui semble surtout soucieuse de ne pas se regarder en face¹².

Filmer à partir de la perspective citoyenne pour renverser les apparences médiatiques

Sur le plan des images, l'espace médiatique belge est animé par de nombreuses campagnes de communication publique ou de publicités diverses qui présentent des visages, des corps et des cultures de toute origine. À en croire les clips de sensibilisation pour lutter contre le covid ou ceux pour vanter les mérites d'un paquet de chips ou des Diables rouges, notre pays est un havre du vivre-ensemble et la société belge une symphonie multiculturelle harmonieuse¹³. Vœu pieu de l'inclusivité proclamé sur le terrain des représentations ? Tentative des forces politiques et économiques de dissimuler les inégalités structurelles derrière un masque bigarré ? La diversité s'arrête pourtant à la porte des apparences publicitaires car en dix ans de baromètre de la diversité dans les programmes audiovisuels, le CSA fait le constat d'une baisse : « Lors du dernier Baromètre [établi sur des données de 2021], 11.31 % de l'ensemble des intervenant·e-s observé·e-s dans les programmes sont perçu·e-s comme étant issu·e-s de la diversité, soit 1,19 % de moins qu'en 2017. Dans l'ensemble, la proportion de ces personnes a diminué dans la majorité des programmes depuis 10 ans, avec certaines baisses significatives (-18 % dans la fiction et -10 % dans le divertissement)¹⁴. »

Le concours de courts-métrages À Films ouverts est pensé pour permettre une expression potentiellement à deux visages : dénoncer l'une ou l'autre facette d'un racisme profond et célébrer les atouts et les joies de relations sociales enrichies par la diversité dont notre pays est le bénéficiaire parfois ignorant. Depuis les premières éditions, le concours est ainsi le dépositaire d'une expression citoyenne inspirée – ou bousculée – par les actualités, les luttes et les préoccupations. Il permet surtout d'offrir un espace de contre-discours citoyen aux représentations dominantes.

Cette étude a pour objectif d'identifier la manière dont ces expressions se sont emparées du média audiovisuel pour exprimer cette perspective. L'ensemble d'œuvres sélectionnées entre 2008 et 2023 constitue un corpus de 242 courts métrages qui revendiquent chacun un propos au sujet du racisme et de l'interculturalité¹⁵. Cet ensemble de courts métrages offre des perspectives, des problématiques,

¹¹ Ces représentations ont conduit l'UNESCO à retirer la reconnaissance de ces manifestations folklorique de la liste du patrimoine culturel immatériel de l'humanité, *L'UNESCO retire la « ducasse d'Ath », jugée raciste, du patrimoine immatériel*, Le Devoir, 2 décembre 2022, <https://www.ledevoir.com/culture/773237/l-unesco-retire-la-ducasse-d-ath-jugee-raciste-du-patrimoine-immateriel/>

¹² Daniel Bonvoisin, *Pop culture et héritages coloniaux : entre diversité superficielle et silence historique*, Coopération Éducation Culture, 20 décembre 2023, <https://www.cec-ong.org/actualite/pop-culture-et-heritages-coloniaux-entre-diversite-superficielle-et-silence-historique.html>

¹³ *Comment faire face au Coronavirus ?*, Une campagne "inclusive" des autorités fédérales pour lutter contre la propagation du virus, 22 avril 2020, <https://www.youtube.com/watch?v=fJ7fcs1Yb-8>

¹⁴ *10 ans du Baromètre du CSA : un peu plus de femmes, une diversité qui stagne ou régresse dans les médias*, CSA, 24 avril 2023, <https://www.csa.be/117734/10-ans-du-barometre-du-csa-un-peu-plus-de-femmes-une-diversite-qui-stagne-ou-regresse-dans-les-medias>

¹⁵ Ce travail a aussi bénéficié d'un point de comparaison. Dans le cadre du projet européen CLAP, une dizaine de films réalisés en Grèce entre 2014 et 2022 ainsi qu'une douzaine de films réalisés au Portugal entre 2011 et 2021 ont été sélectionnés et analysés par nos partenaires grecs Karpos et par nos partenaires portugais 4Change pour étoffer l'analyse des films belges.

des interrogations ou des révoltes face aux inégalités et aux discriminations. Leur analyse permet d'identifier les différents angles par lesquels le racisme est mis en scène et en drame, et leur comparaison révèle des « routines narratives » relatives à ces enjeux que certains films parviennent à contourner en amenant des angles nouveaux.

Pour ceux et celles qui voudraient se lancer dans la réalisation d'une telle œuvre, les apports de cet ensemble permet d'identifier des questions utiles pour accompagner le processus créatif, tant celui de l'écriture du scénario que de la mise en scène. Quels écueils éviter ? Comment aborder la question du racisme et communiquer son sujet à partir d'un point de vue clair et maîtrisé ? L'analyse permet d'identifier trois grands thèmes en interaction : *la problématisation du racisme, le rôle des identités et le traitement audiovisuel*. Le présent travail se conclut par des recommandations méthodologiques pour se lancer dans la réalisation de courts métrages anti-racistes.

Le racisme : un enjeu qui va du particulier au général

Les récits, qu'ils soient liés à l'information ou qu'ils soient fictionnels, en ce compris les récits audiovisuels, s'articulent autour d'une crise, de quelque chose qui sort de l'ordinaire et qui bouleverse l'ordre des choses, la quiétude du quotidien et la banalité des routines qui l'anime. Autrement dit, pour reprendre un adage bien connu du journalisme « un train qui arrive à l'heure ne constitue pas une information ». Dans les fictions, il en va de même : une histoire intéressera dès lors qu'elle met en scène une anomalie susceptible de capter l'attention de l'audience.

Celle-ci se manifeste en particulier dans la problématique qu'éprouvent un ou des personnages confrontés à une difficulté. Dans notre société, les récits ont toujours eu pour vocation de souligner des écarts par rapport aux normes et valeurs en vigueur. Selon Jerome Bruner : « Notre sens de la norme est nourri par le récit mais aussi par ce que nous savons des failles et des exceptions à cette norme¹⁶. » De ce point de vue, ceux et celles qui se lancent dans la réalisation d'un film contre le racisme désignent dans leurs histoires là où cette problématique fait mal : à quelles normes le racisme s'attaque et quelles sont les valeurs qu'il met en péril.

Les films du concours permettent donc de cartographier les perspectives adoptées par leurs créateurs sur cet enjeu. Il ne s'agit pas d'établir des statistiques mais d'emprunter une perspective qualitative pour identifier à la fois des tendances fortes et partagées et des créations qui empruntent d'autres voies¹⁷. Au fil des éditions du festival, ces perspectives se sont enrichies, certainement sous l'influence des actualités et de la manière dont le traitement du racisme a évolué au fil de ces dernières années. De manière transversale, l'analyse permet d'identifier deux grandes approches lorsqu'il s'agit de

¹⁶ Jerome Bruner, *Car la culture donne forme à l'esprit. De la révolution cognitive à la psychologie culturelle*, Paris, Eshel, 1991, p. 108.

¹⁷ Pour présenter les observations de l'étude, la méthode a consisté à effectuer une analyse qualitative de documents sur l'ensemble du corpus de courts-métrages sélectionnés entre 2008 et 2023. Plus spécifiquement, la méthode s'inspire de la *Qualitative Media Analysis* mise au point par David Altheide qui consiste notamment à élaborer un protocole d'observation. Ce protocole consiste à soumettre le document à une série de questions qui produisent des éléments. Certains sont purement formels, dans notre cas : le titre, l'année de production, le nom de l'auteur, le titre, la durée, etc. D'autres consistent à interroger les ressorts problématiques des films : quel conflit mettent-ils en scène, qui sont les personnages, quelles valeurs sociales sont mises en jeu dans le récit. Les résultats de l'observation permettent d'établir des récurrences, voire des banalités et d'identifier des films plus novateurs ou discordants qui apportent un regard différent, peut-être autrement situé socialement (par exemple si le film est le fait ou non de personnes racisées). David L. Altheide, Christopher J. Schneider, *Qualitative Media Analysis*, New York, SAGE Publications, 2012.

dénoncer le racisme : celle qui se focalise sur les personnages qui le sont, pour en quelque sorte s'opposer à eux, et celle qui se place sous la perspective des personnes racisées pour dénoncer les causes de leur souffrance.

Le racisme, c'est à cause des racistes

Beaucoup de films mettent en scène les actions de personnages ouvertement racistes ou des situations où des personnes souffrent du rejet et de la méchanceté de ces personnages. Le problème se situe dans leur xénophobie dont les films cherchent parfois à identifier la cause.

L'intolérance

Le racisme est affaire d'intolérance. Il se manifeste par toute une galerie de personnages qui éprouvent de l'aversion à l'égard des personnes différentes, en raison de leur religion, de leur origine supposée ou de leur apparence. L'intolérance n'est pas justifiée par le récit, elle se manifeste chez des personnages dont les films dénoncent le racisme et soulignent l'agressivité ou la bêtise. Dans certaines œuvres, cette attitude est sanctionnée d'un retournement de situation moral. Ce sera l'homme violent qui subira une crise cardiaque à l'annonce d'une transfusion sanguine reçue d'une personne noire, la vieille dame qui meurt écrasée après avoir refusé l'aide d'un étranger serviable ou le grand-père aveugle qui crache sur les racisé·es sans se rendre compte que son assistant de vie est lui-même noir. Le racisme est donc un trait de caractère xénophobe qu'il faut dénoncer et combattre.

« Je suis Kenté » (2018) de Rosine Kaboré met en scène une femme manifestant contre l'ouverture d'un centre pour réfugiés et qui se retrouve dans une situation où la personne lui venant en aide loge dans ce même centre.



Je suis Kenté, 2018

L'intoxication par les préjugés

L'intolérance n'est pas toujours réduite à la manifestation d'une détestation de l'autre. Toute une série de films la présentent comme la conséquence d'une croyance qui se base sur des préjugés. Ceux-ci associent les personnes étrangères à des comportements problématiques : les étrangers sont voleurs, fanatiques, stupides, etc. Les films ont alors à cœur de casser ces préjugés : le portefeuille n'était pas volé mais perdu et c'est l'étranger qui va le retrouver et le rendre sans arrière-pensée à son détenteur, malgré l'agressivité de celui-ci. Les préjugés empoisonnent donc les relations sociales et sont la source du racisme. A leur manière, ces films prônent qu'une meilleure connaissance de l'autre, que l'éducation peut contribuer à guérir les racistes de leur xénophobie. Plus même : apprendre à connaître les autres sans les réduire aux clichés, c'est aussi s'enrichir.

Un rapport tronqué face au monde

Certains films abordent le racisme de leurs personnages en le mettant en perspective avec la globalisation. Alors que notre société est inondée de marchandises provenant des quatre coins de la planète et que l'interdépendance entre les pays est très forte, des personnages manifestent leur rejet de l'autre en semblant ignorer la diversité réelle de la société. La découverte d'origines étrangères de leur proche ou d'eux-mêmes ou la prise de conscience qu'ils apprécient des gastronomies venues d'ailleurs relativise leur point de vue. Le personnage prend conscience de la complexité du monde et que son racisme l'empêche d'en apprécier la richesse.

Parmi les courts-métrages d'À Films ouverts, le concept de « société globalisée » peut occasionnellement faire l'objet de réalisations. Souvent lié au champ économique, ce concept met en avant l'omniprésence de l'interculturalité au sein de notre société, et la dépendance de cette dernière à l'entièreté du monde. Citons par exemple *Soupe ou bouillon?* (2014), une fiction mettant en scène un père rentrant chez lui avec un sac plein de légumes et ses enfants lui faisant remarquer que le monde est sur sa table. De quelle façon s'impose la thématique de société globalisée au sein des courts-métrages ? Sur quoi porte-t-elle ? En quoi peut-elle être mise en lien avec des réalités politiques, sociales et économiques ?

L'amour subversif et contrarié

La xénophobie apparaît souvent comme un élément qui contrarie l'amour. Et dans l'autre sens, ce sentiment aurait aussi le pouvoir de transcender les différences et les cultures. Sa force peut permettre de vaincre l'intolérance des protagonistes. L'amour sincère apparaît parfois comme un antidote à l'hostilité des proches à l'égard d'une personne racisée. La difficulté des couples mixtes apparaît comme un élément transversal aux cultures et le récit universel par excellence : les amours d'une personne juive avec une musulmane, du membre d'une ethnie avec un autre sont parmi les rares récits qui questionnent le racisme des populations non-occidentales mais aussi de ce qui oppose des communautés. L'amour contredit la tradition qui privilégie les relations avec les siens et réussit à jeter des ponts entre les groupes comme un antidote suprême à la xénophobie.

Dans *Safari* (2014) Francisco Yvan Luzemo ne propose aucun message positif sur le pouvoir de l'amour face au racisme et les discriminations. Au contraire, il joue de nos attentes pour mettre en lumière le racisme qui existe entre certaines ethnies africaines, ne laissant aucun répit à ses personnages, uniquement de la violence qui déchire des couples.



Safari, 2014, <https://vimeo.com/90022385>

Le racisme est une adversité

Lorsque les films se penchent sur le vécu des personnes racisées ou s'interrogent sur le phénomène à une échelle plus globale, ils offrent une large palette d'explications et de situations qui élargissent le point de vue au-delà de l'attitude xénophobe de certains protagonistes.

Le climat raciste

Insultes, regards suspects, discriminations quotidiennes, harcèlement en ligne, vexations... vivre en étant racisé-e dans la société belge c'est s'exposer à une ambiance hostile dont de nombreux films témoignent. Qu'il s'agisse de souligner l'impact psychologique sur les personnages ou de dénoncer, notamment, la banalité d'un traitement médiatique aux relents xénophobes, les films sont nombreux à souligner cette pression pour mieux la porter à la connaissance du grand public et y sensibiliser.

Le Racisme au Quotidien (2014) de Océane Debeur, Alicia Didricht, Laura Materne, Laurann Monfort et Laurence Pilato, met en lumière les discriminations à l'embauche que subissent les personnes racisées. En s'éloignant de la manifestation conventionnelle (et visible) du racisme (insultes, violences, etc.), le court métrage permet de montrer un racisme plus diffus, et moins visible pour les personnes non-concernées.

Les relations Nord/Sud

Le racisme serait-il d'abord un enjeu international et le constat d'une asymétrie de puissance et de relations entre les pays du « Nord » et du « Sud » ? C'est le parti pris de quelques œuvres qui situent les enjeux comme le développement, les migrations et les conflits dans une histoire longue qui puise ses racines dans le colonialisme et les impérialismes. La réflexion porte alors sur l'inégalité des naissances et des parcours de vie pour sensibiliser à ces enjeux. Le poids historique de cette domination est traduit parfois par l'expression d'un sentiment d'infériorité ou d'un plafond de verre psychologique dont certains personnages peinent à se libérer. L'histoire du monde et les drames à large échelle mais à bas bruit (comme l'exploitation économique des enfants) est mobilisée pour resituer les enjeux du racisme sur une échelle politique.

Particulièrement présentes dans les premières années d'À Films ouverts, les relations « Nord/Sud », ou Europe/Afrique, ont plus d'une fois fait l'objet de courts-métrages. Citons par exemple *8am-8pm* (2008), une fiction mettant en scène un groupe de jeunes bourgeois dînant, repas plantureux, montage parallèle avec des vues de pauvreté et de travail dur en Afrique, ou encore *Paroles d'enfants d'ailleurs* (2014), qui recueille les témoignages d'élèves de Niamey, capitale du Niger, interrogés sur ce qu'est un « nassara ». Quelle représentation est donnée de l'africain ? Quelle représentation est donnée de l'occidental ? Comment la relation « Nord/Sud » est-elle racontée ? En quoi cette représentation est-elle proche ou non de la réalité ?

Le radicalisme

Le contexte des conflits consécutifs aux attentats du 11 septembre puis celui des attentats qui ont frappé l'Europe à partir de 2014 ont contribué à l'installation d'un climat anxigène et souvent islamophobe. Plusieurs films font référence à cette ambiance et dénoncent l'amalgame entre les personnages musulmans, ou simplement d'apparence étrangère, et le terrorisme. S'il s'agit de dénoncer un préjugé, ces films soulignent surtout l'ambiance lourde qui pèse sur ces populations et la nécessité pour beaucoup de personnages de se justifier au regard de ce soupçon généralisé. Ce n'est pas tant l'action de personnes xénophobes qui pèse sur elles que le discours social ou médiatique et la méfiance qu'il engendre.

En 2016, *De nouveaux horizons* des élèves de 4TSD de l'Institut de la Providence aborde le rejet et la méfiance accrue dont ont fait l'objet les personnes racisées à la suite des attentats en

France. Pour illustrer cette peur liée au radicalisme, le film s'ouvre sur une personne qui voit défiler à la télévision et sur internet des informations d'extrême droite sur les terroristes, s'enchaîne alors une multitude de séquences de rejet et de violences envers notre protagoniste. En creux, le court métrage met en lumière une seconde radicalisation, celle qui s'opère dans le champ médiatique vis-à-vis de certaines minorités et des conséquences sociales sur celles-ci.

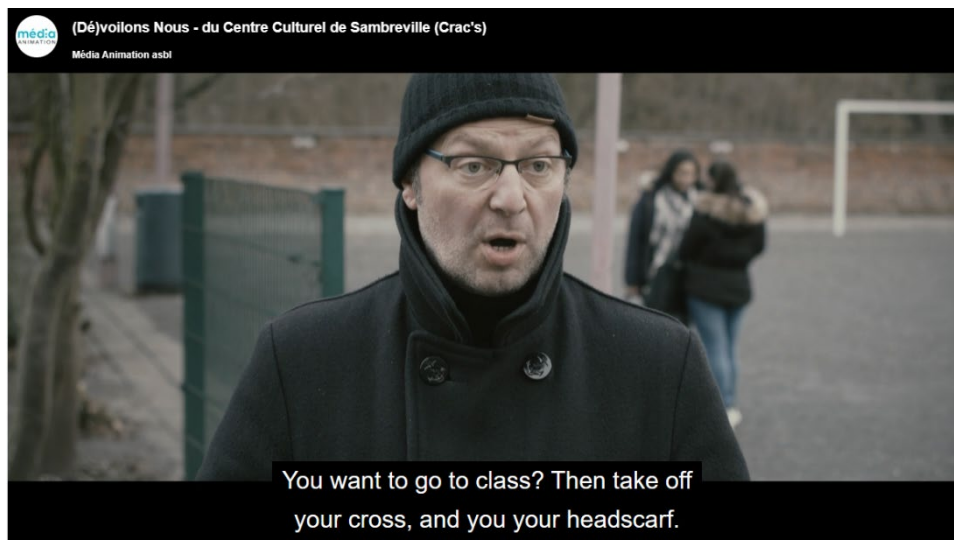


De nouveaux horizons, 2016

La liberté religieuse

Au fil des années, les polémiques autour du port des signes religieux ont été nombreuses. Pour plusieurs films, les interdictions ou les agressions à l'égard des personnes qui en portent sont un des symptômes les plus explicites du racisme de la société. Sur ce sujet, se sont surtout les femmes voilées qui sont l'objet de films qui défendent leur droit à exprimer leur identité et leur religion. De manière assez remarquable, le contexte choisi pour aborder la question est souvent l'école. La réduction du hijab aux préjugés relatifs à l'islam est également un des angles retenus pour dénoncer ces difficultés spécifiques.

(Dé)voilons Nous (2018) du Centre Culturel de Sambreville, contrairement à ce que son titre laisserait penser, ne se focalise pas uniquement sur le voile, mais sur le port de signe convictionnel au sens très large. Bien qu'au début la focale soit sur les signes religieux, le court métrage opère une ouverture sur la fin pour entamer une réflexion sur la construction identitaire des jeunes au travers de leur apparence. Ce changement de cadre donne ainsi tout son sens au titre, qui appuie l'enjeu pour les jeunes de vouloir s'habiller comme souhaitent pour... dévoiler qui ils et elles sont !



Dévoilon-nous, 2018, <https://vimeo.com/327944145>

S'exposer à la violence du système

Les discriminations et la xénophobie ambiante se traduisent dans plusieurs scénarios par l'exposition à une violence physique explicite. Elle peut être le fait de personnages xénophobes qui ne supportent pas la résistance des racisé·es mais bien souvent ce rôle de l'antagoniste est endossé par un représentant de l'ordre. Les faits de violence policières, régulièrement dénoncés dans l'actualité, sont dès lors un sujet prisé par les courts métrages. Qu'elle soit gratuite et traduise la xénophobie des corps de police ou qu'elle soit justifiée par la chasse aux sans-papiers, cette violence apparaît comme une menace réelle et latente pour les populations discriminées, dénoncée surtout pour être le symptôme le plus explicite des inégalités structurelles de nos sociétés.

L'emploi, le logement, l'accès aux services publics

Pour les victimes, le racisme n'est pas qu'une exposition aux violences ou vexations xénophobes. Il se présente comme un ensemble d'obstacles prévisibles ou invisibles qui discriminent au quotidien. Beaucoup de films dénoncent la complication que représente pour une personne racisée le fait d'accéder aux mêmes droits ou aux mêmes services que les autres citoyens. Logement, emploi, transports publics ou simplement les services aux personnes (du cabinet médical au restaurant) sont autant de situations où le racisme transforme en difficulté ce qui pour la majorité de la population apparaît comme une démarche normale. Les discriminations prennent un tour psychologique et conduisent soit à la révolte soit à la mésestime de soi, voire au suicide. Le racisme est alors une chape de plomb qui, à travers ces films, se déploie dans les interactions les plus banales de la vie en société¹⁸.

Réfugiés et migrants

D'abord relativement marginal, le thème des migrations a pris une place presque centrale dans les films des éditions les plus récentes. La migration se présente comme un parcours de vie en deux étapes compliquées. Plusieurs films soulignent la difficulté du parcours migratoire en tant que tel : fuir une guerre, une dictature ou une situation désespérée, affronter une violence arbitraire ou militaire, prendre des risques dangereux pour esquiver les gardes-frontières ou traverser une mer ou un désert

¹⁸ Bien que rarement directement interpellé ou dénoncé, l'État, ou plutôt son absence, apparaît en filigrane dans plusieurs films, notamment les films grecs. L'État apparaît dans les situations où il fait défaut : conditions de vie dégradées dans un camp de réfugié, enfants réfugiés qui ne vont pas à l'école, famille de réfugiés contrainte de dormir à la rue, etc.

mortels Vient ensuite le parcours dans le pays d'accueil : le dédale administratif, les complications de l'insertion, les apprentissages des langues et des cultures et l'incertitude de l'aboutissement des procédures jusqu'à l'éventuelle clandestinité. Tous ces films ont à cœur de révéler l'humanité de ceux et celles qui souffrent des inégalités de naissance et de traitement selon qu'ils ou elles soient nés d'un côté ou l'autre des frontières. Les difficultés qu'ils affrontent apparaissent nettement comme une vérité qui leur donnerait droit à la sympathie. Les films dévoilent leur humanité pour lutter contre des chiffres ou des slogans abstraits ou impersonnels. Tous dénoncent des situations jugées injustes et inhumaines.

La thématique de l'immigration est présente dès 2008 avec le court métrage *Eda* qui nous propose une fiction sur une jeune arménienne qui travaille dur pour offrir une vie digne à ses proches restés au pays. Jusqu'à 2015, chaque année un court métrage portait sur l'immigration avec des problématiques différentes de la thématique. Notons *Sans retour* (2009) qui fait le portrait de sans-papier et demandeurs d'asiles, *Accueil* (2013) qui met en scène l'évolution et la dégradation de l'accueil ou encore *No More Money* (2015), film d'animation qui met en évidence les différences des droits humains entre citoyens européens et immigrés. A partir de 2017, en moyenne 5 courts métrages par année sont dédiés à la thématique de l'immigration. De plus, les productions voulant servir de témoins à des situations et vécus de personnes réelles sont de plus en plus présentes, on pense à *Où sont les Belges ?* (2019) qui recueille les témoignages de jeunes immigrées apprenant le français sur leur parcours depuis leur arrivée en Belgique.



Où sont les Belges ?, 2019, <https://vimeo.com/248153399>

Le génocide comme point culminant

Le travail de mémoire relatif aux crimes contre l'humanité est régulièrement présent dans les films réalisés. La remémoration de l'Holocauste, que ce soit par le témoignage des derniers survivants ou par l'évocation des lois antijuives symbolisées par l'étoile jaune, semble l'élément le plus explicite et récurrent mobilisé par ces œuvres pour rappeler que le racisme peut culminer dans l'horreur absolue. La Seconde Guerre mondiale, les totalitarismes du 20^{ème} siècle ou d'autres conflits où se mêlent des motifs raciaux sont mobilisés pour appeler à la vigilance et dénoncer la banalisation du racisme qui mènerait au pire.



Nuit et brouillard, 2018, <https://vimeo.com/261821759>

En 2018, *Passage de témoin* (Athénée Royal François Bovesse de Namur) et *Nuit et Brouillard* (Collectif Recherche et Expression) abordaient tous les deux la thématique de la mémoire de l'Holocauste. L'un sous la forme d'un clip de chant-signe et l'autre en donnant la parole à des rescapés. Il est intéressant de noter que tous les deux faisaient figurer Paul Sobol, survivant de la déportation et passeur de mémoire. On observe ainsi que sur la thématique de la mémoire, la pratique du témoignage, est bien plus présente que pour les autres thématiques. Mais comme le suggère la double présence de Paul Sobol en 2018, les passeurs de mémoires commencent doucement à se faire rare. Il sera intéressant de voir dans quelques années quels sont les formes médiatiques exploitées par les participants et participantes du concours pour aborder ce sujet si particulier.



Passage de témoin, 2018, <https://www.youtube.com/watch?app=desktop&v=AMwYsp8FKoA>

Du racisme ce défaut au racisme ce système

La plupart des films situent leur intrigue entre deux pôles implicites : d'un côté la dénonciation du racisme des gens, incarnés dans des personnages xénophobes jusqu'à l'irrationnel, de l'autre la

dénonciation d'un système qui se perpétue dans des mécanismes juridiques, impersonnels voir invisibles qui culminent dans la question du traitement des réfugiés. Si tous les films partagent une même révolte ou un sursaut moral à l'égard de ce qui est dénoncé, la problématique qu'ils explorent change de nature selon qu'ils s'adressent au comportement des personnes qui pourraient s'amender par la prise de conscience ou qu'ils désignent les phénomènes sociaux et politiques qui sont à l'œuvre au-delà du comportement des personnes, autrement dit, *le racisme structurel*.

Ce concept est désormais fort présent dans les réflexions et les orientations des associations antiracistes ou des institutions qui ont en charge la lutte contre les discriminations. Son appropriation par le secteur associatif est cependant relativement récente et permet de dépasser la seule lutte contre la xénophobie considérée comme un défaut individuel ou social qui puiserait surtout dans des causes psychologiques. A l'occasion de la constitution d'une « Plateforme de lutte contre le racisme et les discriminations¹⁹ » qu'animaient de nombreuses associations de Belgique francophone, la lutte contre le racisme est orientée à la fois contre les discriminations structurelles et contre le « racisme primaire » relevant d'une attitude hostile à l'égard des différences identifiées comme « raciales ». Mais « L'appel du 20 mars 2016 » identifie surtout la question de l'identité et plaide pour une société qui n'assigne plus les individus à des catégories préétablies. Le racisme serait donc un phénomène global qui nécessiterait la mobilisation de la volonté de chacun²⁰. Quid alors des politiques publiques, des mécanismes économiques et de l'héritage culturel des colonialismes et des ségrégations ? S'il ne fait aucun doute que les membres de cette plateforme seraient les premières à les dénoncer, les dominations politiques et économiques ont pris du temps à percoler jusqu'au cœur des discours antiracistes portés par les mouvements associatifs longtemps mobilisés contre ce qui était conçu comme un phénomène social plutôt qu'un système structuré de pouvoirs.

Cette évolution de la démarche antiraciste d'une approche « Touche pas mon pote » adressée au grand public pour le sensibiliser à une dénonciation des mécanismes de domination travers l'évolution des films du concours, où la seconde approche bénéficie de toute évidence de l'expression croissante provenant des groupes racisés eux-mêmes.

L'identité face au racisme

Les films antiracistes mettent en scène une problématique qui pèse sur des personnages. Choisir ceux-ci situe le propos dans une situation spécifique. Certains films optent pour une approche générale du racisme où l'identité n'a pas d'impact particulier. Seule compte la différence qui distinguerait les victimes de ceux qui les discriminent ou les oppriment. Dans certains cas de figure, le racisme apparaît comme symétrique : tous se vouent mutuellement une hostilité qu'il faudrait surmonter. L'intolérance est universelle ou historique, il faut la vaincre. La majorité des films prennent cependant appui sur des identités identifiables.

Qui ne souffre pas du racisme ?

Le choix des identités des personnages passe souvent par la désignation de l'individu ou du groupe social qui n'est pas racisé. Il s'agira ici de désigner soit celui ou celle qui exerce explicitement de la discrimination à l'égard d'un ou d'une « autre », soit le groupe « standard » qui n'est pas victime de discriminations et qui les reproduit mécaniquement, s'éduque, s'exprime, prend conscience ou s'engage contre ces discriminations. Par défaut, ce groupe est en quelque sorte autochtone, blanc, non

¹⁹ Dont Média Animation, <https://luttecontreleracisme.be>

²⁰ Cette approche qui cherche à éduquer les populations est bien illustrée par la campagne menée en 2017 par la Communauté française de Belgique : *Le racisme vous valez mieux que ça*, cfr. <https://www.youtube.com/watch?v=OpkfMSMc438>

migrant : dans certains films, il représente implicitement une sorte de « nous » qui représente la population supposément majoritaire à qui il revient de prendre conscience des problématiques adressées (par exemple une classe d'élèves qui accueillerait un enfant étranger).

Certains films se focalisent exclusivement sur des personnages racisés sans forcément mettre en scène ceux ou celles auprès de qui il seraient des « autres ». Il peut s'agir par exemple d'une galerie de portraits de réfugiés ou du témoignage exclusif d'une personne qui raconte son quotidien en tant que personne perçue comme étrangère. Toutefois, ces films sont réalisés dans le contexte d'une société spécifique et d'un concours de courts-métrages qui leur propose de participer. Leur réalisation prend dès lors sens dans la perspective où ils seront diffusés à un public tiers dans une démarche antiraciste. Sans forcément mettre en scène la société à laquelle ces films s'adressent, leur construction peut se comprendre au regard du fait qu'ils s'adressent à un public à qui ils délivrent un message.

Par exemple, "Voix des femmes" de Jean-François Deloge en 2015 présentait les témoignages de verviétoises (africaines et turques) concernant les commentaires racistes qu'elles reçoivent régulièrement.



Voix des femmes, 2015

De l'identité à la racialisation

Les films proposent une vaste gamme d'identités spécifiques relative à une religion, une culture ou un pays et illustrent la diversité multiculturelle de la société. Ces identités sont souvent, mais pas systématiquement, présentées comme des altérités au regard d'une population majoritaire. Implicitement ou explicitement, les films traitent du processus de racialisation qui consiste à positionner une personne dans une catégorie sociale abstraite (noir, arabe, asiatique...) et hiérarchisée par rapport à d'autres groupes sociaux. Cette catégorie, la « race », se matérialise par la problématique raciste que le court métrage aborde ou dénonce. Le choix de l'identité d'un personnage est dès lors souvent le point de départ d'une intrigue qui examine la tension entre son individualité et la manière dont il est perçu et discriminé par une société qui l'enferme dans une catégorie. Certaines identités seront plus présentes selon le contexte historique et social et selon la mobilisation de certains groupes dans les mouvements associatifs et antiracistes²¹.

Au croisement des discriminations

Les identités spécifiques ne sont pas exclusivement situées dans le périmètre de la diversité culturelle. Au fil des années, les films ont accordé une place de plus en plus importante à des discriminations qui

²¹ Dans les films portugais que nous avons analysés, plusieurs récits portent sur les discriminations vécues par les roms alors qu'ils sont presque totalement absents des films réalisés en Belgique ou en Grèce.

relèvent à la fois du genre et des identités culturelles. Les handicaps, les orientations sexuelles, l'âge, les classes sociales, etc. sont aussi parmi les facettes qui positionne une personne dans la société et que les films mettent parfois en scène pour souligner le cumul, le renforcement ou la spécificité des discriminations. Sans que le concept soit explicite, ces films situent leur enjeu au regard de *l'intersectionnalité* et s'appuient sur elle pour souligner que les discriminations peuvent traverser plusieurs catégories sociales et qu'elles appellent à une lutte globale contre les dominations et les injustices.

De manière remarquable, et sans doute sous l'influence des prises de parole plus audibles qu'avant sur ce thème, les perspectives féministes ont fortement augmenté dans les scénarios, en s'articulant à diverses facettes des enjeux liés au racisme. Un harcèlement à caractère racial redoublé du machisme, les contraintes qui pèsent sur les femmes sur le marché du travail, la sexualisation ethnique typique du colonialisme, les enjeux d'orientation sexuelle, etc. La perspective féminine est souvent celle sur laquelle s'appuie des réflexions qui soulignent la multiplicité des oppressions. Dans certains films, les traditions féminines sont aussi le levier d'une réflexion qui souligne que la condition des femmes est un trait universel qui permet de dépasser les frontières à caractère racial qui discriminent les populations.

En 2018, le court métrage *Féminisme(s) - Un combat commun* du GSARA donnait la parole à un panel de femmes pour parler du féminisme à l'intersection avec le racisme et plaider pour une lutte qui valorise un féminisme moins occidental. Dans *Histoires tissées* (2019) encadré par Vie Féminine, un atelier de partage entre différentes femmes de différentes origines explore également la diversité des perspectives.

Le traitement : de l'abstraction fictionnelle au documentaire

Le choix de la problématique et donc de la crise raciste qui anime les scénarios se traduit à l'image par de nombreuses approches différentes. Les films adoptent des formes audiovisuelles très diversifiées : la fiction filmée, le documentaire, l'animation en stop motion, l'animation en images dessinées, le collage, le clip musical, jusqu'à des expressions artistiques aux limites de l'abstraction. Les films collectés par le concours À Films ouverts couvrent donc toute la palette de la créativité que la notion d'audiovisuel recouvre. Au fil des années, les inspirations se sont diversifiées et on peut nettement constater des prises de liberté plus grandes par rapport à la forme narrative classique dominée par le cinéma traditionnel : celui du récit fictionnel. Désormais, les formats inspirés par les contenus du Web sont nombreux : montages YouTube, vidéos sur smartphones inspirées de Tik Tok ou « found footage » à la manière des innombrables images amateurs qui circulent sur Internet.

Outre la forme audiovisuelle choisie pour réaliser le projet de film, le *traitement* consiste à *convertir le propos thématique en un propos filmique*. Par exemple, dénoncer les violences policières peut se faire à travers une fiction narrative qui raconte les péripéties d'un personnage ou par l'expression musicale d'un groupe de jeunes qui rappe sur le sujet. La cohésion entre le propos et la forme est l'élément qui singularise chaque œuvre et permet d'apprécier l'originalité du message et de la démarche artistique. Au-delà de la récurrence ou de la proportion des formes narratives, l'analyse des courts-métrages permet d'identifier des modes de traitement qui traduisent un rapport particulier à la problématisation du racisme.

Célébrer la diversité

Face à la xénophobie, de nombreux films optent pour une approche indirecte. Il ne s'agit plus de dénoncer le racisme de protagonistes mais de célébrer les vertus d'une société multiculturelle et *a priori* tolérante. La diversité apparaît comme valeur en tant que telle. La rencontre entre des personnages issus de cultures différentes, la mise en scène colorée du mélange des saveurs, des

teintes, des musiques, des traditions sont au cœur d'œuvres qui apparaissent comme la traduction audiovisuelle d'une ode à la société multiculturelle. Implicitement, ces films se présentent comme des antidotes positifs à la xénophobie et se positionnent contre le repli sur soi. Que ce soit par la diversité des couleurs, des traditions, des sonorités, ces films prennent des formes de micros-trottoirs, de collages ou de clip musicaux à caractère souvent festifs.

Plusieurs films traduisent d'ailleurs cette approche dans une forme artistique abstraite : on ne verra plus des humains aux origines identifiées mais des mélanges de couleurs, des fictions à base d'objets ou des mises en scène surréalistes où des personnages en noir et blanc découvriront soudain la richesse de l'arrivée de la couleur dans leur univers. Cette vision optimiste valorise l'interculturalité et apparaît comme le traitement le plus évident pour ceux et celles qui s'attaquent au racisme des racistes. Finalement, ces films veulent contribuer à renverser la xénophobie en lui opposant la richesse de la diversité.

Citons par exemple *Vivre ensemble* (2010) qui prône l'interculturalité en chanson : « Pourquoi se diviser si on peut vivre ensemble ? », ou encore *Poule mouillée* (2011) qui lutte contre le racisme par une utilisation des couleurs : « On est tous les mêmes. Tous ensembles ! ».

L'antiracisme de combat

Lorsque les films s'attaquent aux discriminations structurelles de la société et au racisme global, les mises en scène changent fortement. Plutôt que célébrer la diversité, il s'agira de valoriser le combat antiraciste en tant que tel. Des clips musicaux montreront des jeunes qui scandent les dénonciations des injustices, des films d'animation proposeront des medleys de slogans engagés et des collages qui puisent auprès des figures célèbres de ces luttes telles Martin Luther King ou Rosa Parks. Ces œuvres énergiques entendent finalement inspirer ceux et celles qui veulent s'engager à continuer le combat et à prendre conscience qu'il s'agit d'une démarche politique avant d'être morale.

Fiers (2020) de la Maison des Jeunes de Saint-Nicolas illustre parfaitement comment un genre musical (ici, le hip-hop) permet d'aborder avec intensité et justesse la thématique du racisme. Le clip musical saute avec rythme du traitement du passé colonial dans les écoles, des insultes racistes aux discriminations structurelles touchant la population afro-descendante. Bien que le choix du genre, intimement lié aux luttes afro-américaines, soit un beau clin d'œil historique, il reste que c'est l'écriture brillante des différents versets qui permettent cette versatilité dans le propos et la composition musicale qui démultiplie l'impact du message. Un bel exemple des forces du médium.



Fiers, 2020, <https://vimeo.com/430339422>

La voie documentaire

Transversalement aux thèmes explorés par les films, un des choix les plus déterminants pour la réalisation est celui de passer ou non par une approche documentaire. De très nombreuses œuvres choisissent de donner la parole aux personnes discriminées pour qu'elles témoignent de leurs vécus. D'autres films traduisent en fiction ou en reconstitution (en mode « docufiction ») des témoignages récoltés par l'équipe qui porte le projet de court métrage. Cette approche offre plusieurs avantages : elle permet à ceux et celles qui se lancent dans l'aventure de penser la question du racisme en fonction de situations vécues et non présumées. La démarche permet ainsi à des personnes non racisées de ne pas risquer de traduire maladroitement une problématique sur laquelle ils n'auront qu'une information indirecte.

S'il fallait se risquer à classer les films en fonction de la distance ou de la proximité éprouvée par leurs auteurs et autrices, l'analyse montre que ceux qui désignent le racisme comme un défaut moral proviennent plus souvent de personnes qui optent pour une approche fictionnelle ou totalement artistique sans forcément traduire une expérience vécue. *A contrario*, c'est dans les films qui dénoncent les effets et les conditions sociales du racisme qu'on trouvera des traces d'expérience éprouvée et plus volontiers documentaires : les témoignages vécus de réfugié-es qui ont traversé les guerres et les labyrinthes administratifs, l'expression des souffrances ressenties par ceux et celles qui éprouvent au quotidien les discriminations dénoncées ou des fictions qui reproduisent des saynètes réalistes écrites sur base d'une libération de la parole.

Les écueils de la mise en scène du racisme

Le piège de la reproduction audiovisuelle de ce qui est dénoncé

Le traitement audiovisuel de la problématique endossée par le film conduit parfois des réalisations à se focaliser sur les discriminations subies par les personnages racisés. Les scènes où des antagonistes démultiplient des violences verbales ou physiques à l'égard d'autres personnages peuvent apparaître comme des solutions de facilité pour dénoncer les discriminations. Elles risquent toutefois d'offrir un spectacle inconfortable à ceux ou celles qui souffriraient de ces violences et de reproduire, même involontairement, les excès qu'elles veulent dénoncer (comme des expressions racistes).

Le revers de l'identité : le stéréotype

Mettre en scène une identité spécifique dans un court-métrage – particulièrement lorsqu'il s'agit d'une fiction – suppose de transmettre rapidement aux spectateurs et spectatrices l'information qui permet d'identifier cette identité. Se pose alors la question : comment je représente une personne d'origine malienne, iranienne, chinoise ou péruvienne ? Comment faire comprendre qu'untel est musulman ou orthodoxe ? Qu'un tel est réfugiée ou sans papier ? Pour résoudre cet enjeu, le cinéma et la culture offrent une vaste palette de stéréotypes : un vêtement en wax, un hijab, une kippa, des vêtements usés et des sacs plastiques, ... Si le stéréotype est bien souvent un vecteur narratif nécessaire à la mise en scène, il n'en présente pas moins le risque de reproduire certains raccourcis, voire des ignorances, relatifs à des identités spécifiques. Celles-ci sont parfois intraduisibles rapidement : la culture occidentale ne manque de représentations banales pour mettre en scène un personnage noir venant d'Afrique, mais rien dans la culture populaire ne permet aisément de préciser un pays ou une culture africaine spécifique (ce qui traduit d'ailleurs l'inculture d'une société à l'égard d'une autre). Le risque de la mise en scène revient alors à réduire les spécificités d'une identité à une catégorie sociale générale et de participer de la sorte à la catégorisation raciale abstraite que l'antiracisme dénonce pourtant.

Depuis les débuts d'À Films ouverts, les stéréotypes et préjugés font régulièrement l'objet de courts-métrages. Ces derniers s'enracinent dans une lutte contre des pensées qualifiées de «

réductrices » et « racistes ». Citons *Monsieur Préjugé* (2012), fiction mettant en scène « Monsieur préjugé » qui exprime ses stéréotypes et préjugés. De quelle façon s'imposent les thématiques des stéréotypes et préjugés au sein des courts-métrages ? Sur quoi portent-ils ? En quoi peuvent-ils être mis en lien avec des réalités politiques, sociales et économiques ?

Le court-métrage témoin de la démarche

Le professionnalisme d'une réalisation audiovisuelle peut se mesurer au degré de maîtrise du résultat : son, images, propos, rythme correspondent à l'intention des artistes impliqués. *A contrario*, l'amateurisme laisse transparaître dans le résultat des éléments qui témoignent des conditions de la réalisation et des limites de la maîtrise : le souffle sur les micros, les décors approximatifs, les jeux d'acteur hésitants, les intrigues parfois grossièrement ficelées. Dans le contexte du festival À Films ouverts et de la démarche antiraciste, ce qui apparaîtrait comme des défauts au regard des exigences habituelles du cinéma devient parfois des qualités. Les maladresses enfantines d'un film réalisé en classe deviennent un charme qui peut signifier la sincérité de la démarche, les hésitations de la langue traduisent les efforts de communication d'une personne étrangère et le décor fait de bric et de broc peut illustrer à la fois l'absence de moyens et les conditions de travail difficiles de l'initiative d'une association engagée sur le terrain. De la sorte également, le casting involontaire de ceux qui apparaissent à l'image peut illustrer la diversité culturelle et l'engagement d'un groupe dans une réalisation.

Les films traduisent un propos porté par un collectif et témoignent, comme un document, des caractéristiques de ce collectif. Confronté à un public, un film maladroit réalisé par des jeunes porteur-euses d'un handicap qui témoignent de leur engagement antiraciste pourrait susciter autant d'enthousiasme qu'une réalisation léchée qui occulte, selon les règles de l'art du cinéma, l'envers du décor²². Malgré leur cadrage fictionnel, beaucoup de films offrent alors une perspective documentaire sur les réalités qui ne sont pas celles qui sont mises en scène, mais celles qui l'encadrent et lui donnent une sorte de grain authentique qui l'enrichit et finalement l'embellit. C'est notamment à ce titre que les sélections annuelles du concours À Films ouverts permettent de faire émerger une forme de réalisme qui témoigne de situations sociales peu souvent médiatisées ou alors édulcorées pour convenir aux formats qui guident la production routinière médiatique.

En conclusion : comment construire une intrigue antiraciste ?

L'analyse théorique des courts métrages permet d'esquisser des recommandations méthodologiques lorsqu'il s'agit de se lancer dans la réalisation. Ces recommandations peuvent être autant d'étapes qui questionnent la démarche, étapes qui pourraient être prises dans un ordre différent selon les intentions premières du groupe. Réaliser un film qui correspond aux envies que le groupe impliqué exprime passe de préférence par une série de choix qui encadre le processus. Plus ces choix sont posés, mieux le film est maîtrisé, plus ils sont discutés, mieux ils correspondent aux intentions. La création médiatique est une démarche qui permet de formaliser un message et ce faisant, de le clarifier. Bien souvent, il s'agira en réalité de le produire car faire un film n'est pas tant donner une vie par l'image et le son à une idée préexistante qu'à utiliser ces outils médiatiques pour faire advenir l'idée qui sera transmise.

²² Certains environnements dans lesquels les films sont tournés peuvent constituer un message à part entière en mettant en avant la situation difficile dans laquelle se trouvent les personnes qui y vivent. C'est le cas de beaucoup de films grecs où la tension vient de la présence de camps de réfugiés, qui vivent dans un contexte ségrégué du reste de la population.

1. Documenter l'expérience réelle

Si une démarche antiraciste peut partir d'une indignation sincère, les films les interpellant sont souvent construits sur base de vécus réels. Questionner ceux et celles qui participent à la réalisation pour identifier les expériences éprouvées de confrontation au racisme permet d'identifier des perspectives véritables. A défaut de telles expériences, une démarche documentaire qui irait à la rencontre de groupes discriminés pour collecter leur parole et leur vécu peut réduire les risques de tenir des propos trop abstraits qui traduiraient des vues relativement banales sur cette question.

2. Qui sont les personnages ?

De fiction, documentaire ou hybride, un film comporte souvent un personnage principal, plus rarement une galerie de personnages (comme dans une série de portraits). Ce personnage est potentiellement porteur d'une identité racisée. Le choix de cette identité pose la question de sa représentation et de la précision des discriminations qu'il affronte. Ce choix peut aussi permettre d'élargir le propos au-delà du racisme strict ou de montrer que certaines. Un personnage masculin n'est pas confronté aux mêmes difficultés qu'un personnage féminin.

3. Quelle est l'anomalie ?

Le personnage principal d'un récit est souvent confronté à une problématique, à une crise. Le conflit que provoque cette crise dynamise le récit et se manifeste à travers les péripéties qui sont mise en scène (l'opposition entre deux personnages par exemple). Cette problématique peut constituer ce les réalisateurs et réalisatrices veulent dénoncer et se situe sur le spectre qui va de la xénophobie individuelle aux discriminations structurelles de diverses natures que subissent les personnes racisées.

4. Comment se termine mon histoire ?

La fin d'un récit est un élément important relatif au message qu'il contient. Si la fin est heureuse, si le personnage surmonte la problématique, c'est que le film indique une voie à suivre pour résoudre la crise induite par le racisme : lever des préjugés, se mobiliser contre des discriminations, obtenir de l'aide, etc. D'une certaine manière, cette conclusion s'apparente à une morale et mobilise des valeurs positives : la solidarité, la tolérance, l'amitié, etc. Toutefois, un récit peut aussi ne pas proposer d'issue positive et ne pas aboutir à une résolution de la problématique. Le personnage principal continue de souffrir de sa situation, voire pire. Cette écriture est souvent réservée aux récits qui veulent alerter l'audience sur une situation dont ils dénoncent l'aspect le plus dramatique.

5. Le traitement

Fiction, documentaire, animation, stop motion, clip musical... les possibilités créatives de l'audiovisuel sont vastes et permettent à chacun et chacune de choisir la manière de s'exprimer selon ses goûts, ses possibilités techniques ou sa culture audiovisuelle. Le choix du traitement peut parfois être à la base de la démarche ou venir une fois l'intention définie. Le traitement est l'espace créatif par excellence et donne à chaque film sa singularité. Il permet aussi de choisir une forme technique qui facilite l'expression d'un collectif et l'implication de tous dans le processus. Ce choix permet d'opter pour une certaine visibilité du groupe impliqué dans la réalisation à travers les images qu'il produit.

Un concours pour multiplier les points de vue

La notion de concours pourrait mettre l'accent sur la compétition et sous-entendre que les films qui remportent les suffrages des publics et des jurys sont ceux qui réussiraient le mieux à incarner l'antiracisme. Si ce processus débouche effectivement sur la consécration de quelques œuvres sur un ensemble plus vaste, son intérêt premier est précisément de faire émerger des points de vue critiques à partir de perspectives nouvelles ou plutôt, jusqu'alors inexprimées, voire invisibilisées par l'environnement médiatique et politique.

Vainqueurs sur des critères qui relèvent potentiellement de la mise-en-scène, du jeu d'acteur, du rythme ou de l'humour et souvent de la pertinence, voire du choix du point de vue, les films qui remportent le concours ne doivent pas cacher la forêt luxuriante de l'expression citoyenne. Ce mécanisme reproduirait, malgré ses intentions, ceux qui régissent l'environnement médiatique : mettre à la lumière de la une des représentations « qui marchent » au risque de repousser dans l'ombre les expressions diverses qui s'éloignent des canons et des modes.

La présente étude a voulu mettre les films sur un pied d'égalité et les considérer chacun pour ce qu'ils étaient invités à être : un point de vue critique, un cri de rage ou un chant mobilisateur à l'adresse de ceux et celles qui luttent contre les discriminations raciales, par engagement ou contraint-es et forcé-es par l'oppression, qu'elle soit culturelle, sociale, économique ou politique.

Décembre 2023 – Média Animation

Rédaction : Daniel Bonvoisin, Florian Glibert, Cécile Goffard. Merci à Emilie Margarido Rosinha, Baptise Pierson et Marion Surquin pour leurs contributions ainsi qu'aux partenaires du projet CLAP (Collective Learning Through Antiracist Production) : Karpos (Grèce) et 4Change (Portugal) pour leurs apports.
<https://mediaclap.eu>

Pour s'engager dans le concours À Films ouverts : www.afilmsouverts.be

Sur les relations entre racisme et médias : *Racisme, médias et société*, Média Animation, 30 janvier 2021, <https://media-animation.be/Racisme-medias-et-societe.html>

Pour découvrir les films primés : <https://vimeo.com/channels/1031681>